

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE
Un an..... 9 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois..... 3 »

LÉO D'ORFER

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 »
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 23, quai de la Tournelle, 23, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

SOMMAIRE

Chronique parisienne, Léo d'Orfer. — Remembrance, Léo d'O. — Zig-Zag dans la région. — A propos du baccalauréat. — Note — Concours du conservatoire, Maurice de Pongeni — L'immortalité de l'âme, J. N. L'Amour, Auguste Rousseau. — Petites nouvelles. — Prime du Zig-Zag.

FEUILLETON : La Gouvernante modèle.

Chronique Parisienne

La Chanson française

On vient d'inaugurer la statue de Béranger au lendemain de la fête de la République et de la Liberté ! Le chansonnier populaire devait avoir son festival voisin de celui des faibles et des vaincus que ses couplets ont toujours célébrés ou vengés.

Mais cette statue du poète est encore une protestation éloquente contre la décadence de notre chanson nationale, aujourd'hui idiote, ordurière, avilie et ravalée.

Où sont les ailes d'antan de la chanson française ? Où sont les lais d'amour, les couplets guerriers, et les sérénades mélodieuses ? Tout cela s'est effeuillé au bourbier, comme des fleurs que secoue le vent d'automne. Les décadences sont impitoyables comme les mauvais jours.

Aujourd'hui la chanson, lorsqu'elle est patriotique, flatte les vils appétits des populations, sentimentale, elle est bête, et, grivoise, elle met du rouge à la joue des vieux corrompus. Elle tourne presque toujours à la saie, chahuté avec les mots et les notes, et au lieu de garder son essence propre, elle n'est que le canevas d'horribles grimaces. Le louis d'or est devenu monnaie de singe.

Si nous en sommes-là, si ceux qui aiment la vraie chanson la pleurent, ce n'est point la faute des chansonniers, mais bien celle du public. Et si le chanter du roi d'Yvetot entend les répugnantes stupidités qui se beuglent dans nos concerts il ne doit pas comprendre comment on a pu se souvenir de lui.

Je suis persuadé que les Français ne sont pas absolument entichés du genre actuel. Toutes les fois qu'un journal a protesté contre l'absurdité des répertoires d'aujourd'hui, on l'a fort applaudi. Il est de toute évidence, cependant, que nous avons toujours préféré les exercices des chiens savants aux beautés vraies d'une adorable mélodie. Mais c'est encore peut-être la faute des Barnums de chiens savants. Les entrepreneurs de spectacles sont des hommes très forts qui savent toujours mieux que leur clientèle ce qu'il lui faut pour lui plaire. Un succès, pour eux, doit durer éternellement : il n'y a plus qu'à changer d'étiquette de temps en temps. C'est comme les panacées universelles des rebouteux.

Pourquoi aussi les vrais chansonniers n'ont-ils pas de Barnums qui soient très-forts.

Car il y a, ne vous en déplaise, de vrais chansonniers.

Dans un charmant recueil publié par Dumersan, ce fin vaudevilliste qui chansonna avec tant de grâce, je trouve ce relevé des chansons faites annuellement vers 1850.

« Il y a dans Paris et la banlieue, dit-il, quatre cent quatre-vingt sociétés chantantes et autorisées. En supposant au minimum que ces 480 sociétés n'aient chacune que vingt membres, cela fait neuf mille six cents chansonniers. Chacun d'eux fait au moins une chanson tous les mois ; on a donc tous les ans cent quinze mille deux cents chansons nouvelles, sans compter toutes celles qui sont faites par les amateurs pour les noces, fêtes, et baptêmes de circonstance. Ce n'est pas trop d'en supposer le même nombre pour ces diverses occasions. Ainsi Paris seul fournirait la matière de trois cent mille chansons par année. En en accordant un peu moins à tout le reste de la France, nous avons une moyenne de cinq cent mille chansons, qui produirait au bout d'un siècle le total de cinquante millions de chansons, ce qui fait un assez joli fonds social à exploiter. »

Qu'on change la date ; il y aurait peut-être encore à ajouter, pour 1885.

Parmi ces sociétés, il y en a une surtout qui est restée comme le temple de Vesta de la chanson française.

Et on ne laisse pas éteindre le feu sacré, je vous en réponds. Tous les premiers vendredis du mois il se dit là dedans des chansons délicieuses, parce que le Caveau réunit l'élite de nos chansonniers, de ceux qui ont gardé le culte de la vraie chanson.

Le nom de l'un d'eux, le plus original et le plus amoureux de son art, me vient sous la plume. Je veux parler de Charles Vincent.

Béranger, en lisant à son lit de mort une de ses œuvres, l'a sacré son légataire. Il en est fier, ainsi que des applaudissements que le bonhomme ne lui avait pas ménagés. Et certes, s'il revit la-bas dans le marbre du square du Temple, il doit être fier de son disciple aimé, tout comme en était fier leur ami commun, Pierre Dupont. Il est telles chansons de Charles Vincent : *Le Tambour, la Chanson française, les Fils du soleil*, etc., qu'ils eussent signées tous deux, et avec lui seul, la chanson ne risque jamais de tomber en décadence.

Ah ! certes non ! la chanson française n'est ni morte ni malade, bien gardée qu'elle est par des talents comme celui-là. Et si nous ouvrons les volumes de vers qui paraissent et disparaissent, si nous allions au fond des provinces, nous en trouverions partout de merveilleuses, car tout le monde chante, le poète, le paysan, l'ouvrier, le montagnard et le matelot, pour rythmer la marche de l'outil ou bercer l'ennui des heures longues.

Mais les bonnes chansons n'ont guère de barnums comme les mauvaises.

J'ai cependant vu applaudir en plein Paris, à l'Athénée, où M. Peyramont, un audacieux, créa le *Journal Parlé*, j'ai vu de mes yeux, entendu de mes propres oreilles, une foule nombreuse applaudir très fort la ravissante Marthe Lys qui chantait des rondes naïves du temps passé, absolument délicieuses, et qui ne contenaient ni serinnettes, ni ordures, ni allusions malpropres.

M. Jules Jouy n'a rien de commun avec Béranger, vous pouvez le croire et : *Mademoiselle, écoutez-moi, donc !* n'empêchera pas la Lisette de courir notre pays. Si ce dit Monsieur Jules Jouy se soucie fort des singeries de son hurleur, le but de Béranger fut tout autre. L'homme à la tête de veau n'entraînait guère dans ses plans. Il sut être patriotique, amoureux et poète dans une chanson.

La statue qu'on vient d'ériger est donc une juste glorification, et les chansonniers de notre époque la rehaussent encore. Cette statue est peut-être un retour pour l'avenir. C'est surtout une revanche du goût et de l'esprit.

« Pour des chansons ! » fera-t-on.

Je répéterai ce que Béranger répondit à M. l'académicien Viennet, auteur sérieux et grave qui lui faisait le reproche de ne pas avoir apporté à une réunion littéraire une chanson pour tribut. « Eh ! cher Viennet, croyez-vous donc qu'une chanson se fasse aussi facilement qu'une tragédie ? »

LÉO D'ORFER.

Remembrance

J'ai suivi les pas fins d'une marquise ancienne Dans la sente touffue où s'inclinent les roses : J'ai distingué sa chère odeur praticienne Eparses en les parfums des fleurs, comme en des S'épand la poésie, âme de toutes choses. [proses. C'était sous Henri IV, ou bien sous Louis Treize. Elle passait, avec un air mélancolique, Les bleuets bleus ornaient son chapeau bucolique ; Son cou, très blanc, tranchait encore sur sa fraise Ses grands yeux vous avaient les regards de la [braise.

On l'a peinte ; je l'ai revue en un musée. Son jupon clair brillait de vieilles couleurs vives. Dans les chansons d'oiseaux très blancs et puis Elle allait, toute frissonnante, en la rosée. [rosée Le ruisseau glougloutait des cantates naïves Elle s'était poudrée à givre, la charmeuse, Pour jouer à l'hiver en ce printemps des choses, Oh ! les grands airs et la figure peu brumeuse Avril se riait bien de ses métamorphoses. Les froufrous du damas donnaient l'éveil aux [roses.

Les roses saluaient Madame la Marquise. Les lys altiers, orgueil des couronnes royales Ayant abandonné leurs poses triomphales Courbaient la tête quand passait leur reine ex- [quise.

Et des respects volaient dans les voix de la brise.

J'ai suivis ses pas fins comme des pas d'oiselle Dans la sente où les fleurs dès longtemps sont faites Depuis il est passé de si longues années ! [nées. On l'enterrera dans la soie et dans la dentelle Oh ! comme, même morte, elle était toujours belle ! Je revois son cercueil une miniature.

On l'eut pris certes pour un cercueil de colombe. C'était par un couchant d'été, quand le jour tombe : Couvert de fleurs, il passait par la sente obscure. Mais on eût dit qu'un deuil pesait sur la nature.

On construisit là-bas un petit mausolée Près du ruisseau bavard qui gazouille et qui gaze, Mais plus de fleurs, d'oiseaux r'ours et pleins d'ex- La campagne est toujours en hivers, désolée [tase Avec la reine la gaité s'en est allée.

Et rien ne chanta plus depuis dans la vallée !

(Le Bois Sacré).

LÉO D'ORFER.

Zig-Zag dans la région

On nous télégraphie de Berlin que notre ancien fort ténor, M. Mierzwinski, qui se trouve actuellement en Allemagne, a pris dernièrement une part si vive aux travaux de sauvetage dans un incendie, que son exemple a entraîné les assistants. Les pompiers ont fait insérer dans le *Kurjer Wargowski* des remerciements publics à M. Mierzwinski.

Ces actes de courage dans nos théâtres ne sont point rares, et sans chercher plus loin, à Lyon que notre dernière dame Marthe de Faust, Mme Dieudonné, cette actrice aussi vaillante dans la vie privée que sur la scène, sauva de la mer un enfant qui se noyait, c'est ce qui mérita à Mme Dieudonné la médaille que nous avons vue la décorer justement. Nul doute que M. Mierzwinski que nous applaudîmes à Lyon comme un de nos premiers Vasco n'obtienne une distinction semblable pour son dévouement.

Nantua (Ain). — Le concours agricole de l'arrondissement de Nantua aura lieu le 19 septembre ; il est ouvert entre tous les éleveurs, cultivateurs, jardiniers et sociétés de fromageries de l'arrondissement, et les constructeurs de machines agricoles du département et des départements limitrophes.

Ce concours comprendra, en outre, une exposition chevaline, bovine, ovine et porcine.

Une somme de 1,600 francs sera répartie entre les sociétés de fromageries qui se seront imposées des sacrifices pour l'acquisition d'un matériel perfectionné de fabrication conforme à celui qui est en usage à l'école de fromagerie de Maillat.

ERUAL.

A propos du Baccalauréat

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de la réforme du baccalauréat, et on attend avec impatience la décision du conseil supérieur de l'instruction publique à ce sujet. Sans être prophète, on peut deviner les modifications que l'on apportera à l'examen tel qu'il est conçu aujourd'hui. Les maîtres les plus autorisés de l'Université ont dit leur façon de penser sur la question qui nous occupe, et les thèses qu'ils ont exposées s'accordent assez bien entre elles pour qu'il soit facile d'en dégager quelques idées précises. Il est inutile d'ajouter que ces idées seront évidemment mises en pratique par le conseil supérieur de l'instruction publique, puisqu'elles émanent des personnages les plus distingués et les plus compétents.

Les professeurs, dans les divers articles qu'ils ont consacrés au Baccalauréat, blâment presque tous le trop d'extension que l'on accorde à cet examen et le caractère de généralité qu'on lui a jusqu'ici attribué. Il n'y a, en effet, qu'un baccalauréat ès-lettres et qu'un baccalauréat ès-sciences, et ces baccalauréats doivent être subis par tous les élèves qui se destinent aux Facultés et aux écoles, quelles qu'elles soient. Les programmes, par suite, ne tiennent aucun compte des aptitudes particulières et sont faits de telle sorte qu'ils contiennent le plus de choses possible.

Il arrive donc que les candidats, obligés d'apprendre un peu de tout, ne savent rien ; leur esprit est forcé de se plier à toutes sortes d'exigences, et de se disséminer à droite et à gauche. Dès lors, rien d'étonnant à ce que les épreuves soient faibles, et qu'on cherche à modifier une situation intolérable.

On s'accorde, de tous côtés, à demander moins de généralité et moins d'universalité ; on veut, avec raison, rendre l'examen plus spécial, et du baccalauréat unique, tant en lettres qu'en sciences, faire plusieurs baccalauréats servant à entrer dans les différentes facultés et écoles. De cette façon, on ne soumettra plus les esprits à la torture, et ils pourront s'adonner plus tôt aux

L'IMMORTALITE DE L'AME

Mars initium immortalitatis.

Il était écrit dans le livre des destins qu'un jour telle créature viendrait à son tour s'épanouir sous le soleil. Par des soins attentifs et délicats, la mère a sauvé l'enfant qui grandit à vue d'œil, se développe, s'embellit corporellement, va se distinguer peut-être quand il aura atteint la virilité, marqué toujours plus ou moins des traces des épineux périls qui bordent le sentier de la vie. Après l'orage, arrive sans manquer la sérénité : à cette heure de la vie, l'homme se trouve plus raisonnable et il ressent des aspirations étranges qui le poussent à parler avec justesse et modération et écrire ensuite avec logique et précision. De pareils avantages lui sont salutaires, car il sent agir en lui, pour son bien, le souffle inspirateur de l'âme qui se révèle à ses yeux par l'effet de son essence quasi divine ; ce souffle le consume doucement, agréablement, sans souffrance, comme le feu quand il absorbe peu à peu par sa chaleur le chêne séculaire. Il se reconnaît à présent un esprit protecteur dont la flamme touche son cœur et pousse son intelligence à s'élever et à approfondir toutes solutions scientifiques. Il comprend l'âme, le plus bel ornement de la nature humaine ; il sent qu'il représente la vie dans tout ce qu'elle possède de plus précieux et de plus attrayant, parce qu'elle est la source des biens que l'on rencontre ici-bas : jouissances de la vie idéale, richesses, délices de l'amour sentimental, qualités artistiques, beauté des traits de l'objet aimé, force, puissance et grandeur. Rayonnement de la lumière supérieure, l'âme est incarnée dans l'homme, car le créateur a voulu, pour la glorification de ses œuvres, la faire pénétrer dans les profondeurs intimes de notre être ou mieux dans les plus légères fibres de notre cœur et de notre cerveau. Par son origine, la nature de sa composition et les avantages de ses effets surnaturels, elle représente pour ainsi dire la *nec plus ultra* de notre conception : la nature de sa substance est le secret du créateur. Je le dis sans cesse : quiconque aura l'arrogance de proclamer froidement l'immortalité de l'âme sur la raison, ne méritera l'inspiration de la part des hommes d'honneur, de ceux qui n'ont pas honte de proclamer bien haut l'immortalité de l'âme, un regard ou la moindre considération. L'athée dépourvu d'intuition et bêtement sceptique représente, à ma pensée, la branche morte qu'on doit couper et jeter au feu. Méprisons profondément les athées et revenons de suite à notre sujet.

Le corps, dis-je, est sujet aux souffrances de toutes sortes par l'action directe de l'âme qui a

sans toutefois avoir la prétention de la faire primer sur celle de musiciens ou littérateurs aussi compétents, que MM. Guillaumou, Javot, Lang et autres membres du Jury, chez lesquels nous ne savions pas le sens artistique aussi développé. Enfin, comme dit le proverbe, il n'y a que la foi qui sauve !

La déclamation étant la partie où les errements du jury se sont livrés à leurs plus grandes extravagances, nous ne nous arrêtons que là et demanderons à MM. les Jurés qu'ils nous signalent le talent qu'ils ont trouvé chez M. Forrot, dans la scène du *Demi-Monde*, qu'il a écorchée d'un bout à l'autre, sans montrer un seul instant une de ces qualités de diction ou de jeu qui font un artiste ; pour nous nous conseillons à M. Forrot d'abandonner la carrière théâtrale car il n'y remportera que des... vestes. Et Mlle Faure, peut-on avoir autant l'air d'une pensionnaire sortant du couvent et peut-on être aussi peu artiste... Mais arrêtons-nous ; ici il s'agit d'une très-jolie femme et nous sommes trop chevalier français pour ne pas faire contre fortune bon cœur ! Par contre, ils n'ont rien accordé à M. Frigot, qui a été malheureux dans sa scène de *Ruy-Blas*, il est vrai, mais qui a donné six répliques avec talent et qui a prouvé par là, que s'il n'avait pas été lancé sur une fausse piste il aurait produit un excellent résultat. Nous conseillons à M. Frigot de laisser de côté le dramatique et de se contenter des jeunes premiers fins et légers et nous lui prédisons, qu'en travaillant beaucoup, il arrivera à quelques chose.

Il en a été de même pour Mlle Clotilde Perrayon, qui malgré de grandes qualités montrées dans la scène de *Tartuffe*, s'en est allée les mains vides. Quant à sagement sœur, M^{lle} Joséphine, elle n'a eu qu'un accessit et elle méritait mieux, on ne peut-être plus gracieuse et plus naturelle que cette aimable enfant qui sous un déhors espiègle possède des qualités artistiques sérieuses et qui nous a délectés émerveillés dans la *Fille du Régiment* au concours d'opéra.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur le Conservatoire, sur le jury, sur les professeurs, sur l'enseignement et sur les concours, mais il faut nous arrêter et renvoyer à plus tard cette série d'articles, et nous contenter pour aujourd'hui de féliciter en terminant M^{lles} Moncharmont et Bonfils, qui ont fait preuve de grands moyens dramatiques et tragiques, et qui d'ici peu seront des artistes faites et dignes d'une scène de premier ordre, à condition qu'elles ne se laissent pas griser par les premiers applaudissements qui sont fatals !

MAURICE DE PONGENI !

(A suivre.)

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Comme toutes les années, les concours qui ont attiré le plus de monde ont été ceux de chant, d'opéra et de déclamation ; de là nous déduisons que se sont ceux qui offrent le plus d'intérêt au public et ne nous occuperons, en conséquence, que de ceux-là. Commençons tous d'abord à en faire connaître les lauréats :

Concours de Chant : Hommes. — 2^e prix, M. Javid — 1^{er} accessit, M. Jérôme Belmont. — Dames : 1^{er} accessit, M^{lle} Maillot Montcharmont ; Joséphine Perrayon ; Humberstot — 2^e accessit, M^{lle} Perigault.

Concours d'Opéra : Hommes. — Rappel de 2^e prix, MM. Belmont, Lacôme — 2^e prix, MM. Pastour et Javid — 1^{er} accessit, MM. Jérôme et Ballard. — Dames : Rappel de 2^e prix : M^{lle} Poncet. — 1^{er} accessit, M^{lle} Humberstot. 2^e accessit, M^{lles} Joséphine Perrayon, Montcharmont.

Concours de Déclamation : Hommes. — Rappel de 2^e prix, M. Vaucheray — 2^e accessit, MM. Forrot, Chatillard. — Dames : 1^{er} prix, M^{lle} Montcharmont — 2^e prix, M^{lle} Faure — 1^{er} accessit, M^{lles} Humberstot, Bonfils — 2^e accessit, M^{lles} Joséphine Perrayon, Ribault.

Comme on le voit par cette énumération de lauréats, les concours ont été peu brillants et les résultats peu satisfaisants. Qui doit-on en rendre responsable, nous n'osons le dire, mais l'enseignement est défectueux. Sous plusieurs points, en un mot le Conservatoire pêche par sa base.

Nous ignorons si ce sont les élèves ou les professeurs qui désignent les morceaux de concours, mais nous ne les félicitons ni les uns ni les autres ; car en général les morceaux choisis étaient peu en rapport avec les moyens des élèves. Nous citerons à l'appui de notre dire dans le concours de déclamation M. Vaucheray, un comique grime, qui a concouru dans une scène du *Fils de Giboyer*, avec talent il est vrai, mais en dehors de ses moyens, et M. Frigot, un jeune premier, qu'on nous a présenté dans une scène de *Ruy-Blas*, et qui n'a ni la chaleur, ni l'ampleur, ni l'autorité indispensables pour dire les vers de Victor Hugo tandis qu'il aurait été très convenable soit dans l'*Etincelle*, soit dans le *Gendre de M. Poirier*, soit même dans le *Caprice*, où il a donné avec talent la réplique à M^{lle} Montcharmont. Il en est même pour le concours de chant où l'on a fait interpréter l'air de l'*Africaine* à un ténor demi-caractère qui aurait été ravissant dans un morceau d'opéra-comique !

Le jury a laissé tomber son jugement, nous devons nous incliner, mais il nous est permis de le critiquer et d'émettre notre petite opinion ;

études qu'ils préfèrent ; le niveau du concours ne fera qu'y gagner.

Tout cela est pour le mieux. Mais n'oublie-t-on pas, dans cette critique que l'on fait du baccalauréat actuel, de faire entrer en ligne de compte un élément important ? Si l'examen est si faible, cela tient sans doute aux programmes défectueux, comme on le remarque ; mais n'y a-t-il pas de ce fait une autre cause qui a son importance ; on fait trop souvent abstraction de la pratique pour se confiner dans la théorie pure. Cette faiblesse que l'on déploie n'est-elle pas due en partie au trop grand nombre de candidats ? Le baccalauréat actuel confère de grandes prérogatives ; il permet, comme on le sait, de ne rester qu'un an sous les drapeaux. Aussi bien des jeunes gens de familles aisées — peu ambitieux du reste et ne tenant pas outre mesure au savoir, mais assez fiers cependant pour ne pas se contenter de l'examen modeste du volontariat — bien des jeunes gens s'y préparent dans le seul but de ne faire qu'un an de service militaire et de jouir d'une faveur qui a son prix. Au sortir du régiment, ils se livrent au commerce et à toute autre carrière non libérale, et oublient vite leurs premiers travaux.

Cette catégorie de candidats est très nombreuse, bien plus nombreuse qu'on ne pense. Elle est une gêne dans les études, parce qu'elle grossit le nombre des élèves, et empêche par suite le travail ; elle jette en outre du discrédit dans les examens, parce qu'elle est en général la partie faible. Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne pas l'éviter ? Parce qu'on ne peut pas refuser tout le monde, et que le peu de valeur des candidats entraîne forcément l'indulgence des professeurs.

Peut-être faut-il voir, dans le fait que nous signalons, une des causes qui ont contribué à provoquer le mouvement de l'opinion publique en faveur de la loi de trois ans ? Trop de jeunes gens bénéficiaient de la prérogative de passer douze mois seulement sous les drapeaux. Il y avait là un abus criant qu'il fallait faire disparaître. Cette faculté de ne rester qu'un an au corps aurait dû être réservée à ceux qui se destinaient sincèrement à une carrière publique, utile au pays.

Si l'on avait procédé de la sorte, la réaction contre l'abus que nous signalons serait moins violente, et la Chambre se montrerait moins dure à l'égard de ceux qui, pour mener à bien de longues études, nécessaires et glorieuses pour la nation, ne peuvent séjourner à la caserne.

STEPHANE.

NOTE

Nous sommes encore talonnés par l'actualité et le besoin de publier les ouvrages sur le marbre. Nos prochains numéros contiendront tout ce que nous promettions dans les précédents.

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74)

— Oh ! mère, dit Amélie en l'embrassant, ne vous faites pas plus méchante que vous ne le seriez réellement. De mon côté, j'ai tout oublié, il y a longtemps, que du vôtre il en soit de même. Ah ! Hermance, déjà trop à plaindre de n'avoir pas de mère ne me paraîtrait digne que de pitié. Je vous en conjure, si vous aviez entendu monsieur l'aumônier paraphraser ce matin : Pardonnez-nous comme nous voudrions être pardonnés, cela vous aurait émue. Mais vous n'avez pas besoin de sermon ! dites que vous oubliez tout ! Je serais si heureuse !

— Ta ta ta... Des discours ! pour ne pas m'apprendre quel serait l'idiot qui t'a mis cette belle idée d'état par la tête, fillette !... riposta la rusée commère, voulant s'éviter de répondre logiquement... Voyons ! Mélinette, parle ! on ne devra pas tarder à nous mettre de l'autre côté de la porte... je ne sais si je pourrai revenir encore revenir dimanche, rusa la rusée marchande, qui fut pourtant montée à Saint-Joseph des Chartroux, malgré tous les cataclysmes. Ainsi, ma

jolie, décide-toi à me tout conter, pressa dame Chaufllet baissant la voix et se collant contre son Amélie.

— Maman ! j'ai beaucoup songé depuis que j'ai pu le faire. Si, au lieu de retrouver pour moi des parents dans l'aisance, j'allais appartenir à une famille misérable, me décauvrait une mère infirme, un frère estropié comme Hippolyte, frère d'Hermance... Dites, bonne mère, est-ce que je ne me trouverais pas glorieuse d'accourir à leur aide au lieu d'accroître leur charge et de ne pas vous imposer à vous, chère maman, de nouveaux sacrifices, vous qui avez déjà tant fait après m'avoir recueillie en bas âge sur une voie publique... et depuis, que n'avez-vous pas pensé !

Oh ! doux Jésus à la Claudia !... que diable vas-tu me dénicher là... Mais, nom de nom, qui est-ce qui te prend... pouvait à peine articuler la grosse dame boursoufflée déjà d'une épaisse toilette voyante, et en surplus étranglée aux trois quarts par cette surprise qui allait l'assommer, elle le sentait... Ai-je assez eu de la guigne en montant à ce béni covent... que le diable emporte. Si c'est là que tu pêches toutes ces imbécillités qui retournent mon dîner... c'était bien la peine que je monte si joyeuse avec une robe que la Claudia en devient encore plus verte. Ah ! mais, il s'agit bien de la Claudia, avoua la dame frappant d'un panier massif contourné de chaînons à contenir au besoin un bœuf d'Italie. Il s'agit bien de tout ça, soupirait, geignait Théodose sans plus se voir tant d'ors jaunes et verts

étolés par ses soins glorieux... et pourtant jamais chassé de Saint-François aux Visitandines ne lança plus de feux que ces rubis, ces brillants sertis dans de vraies boucles à rideaux, mais il fallait ça pour contenir les doigts d'andouillettes de la féminine Tour Pitrat... et c'était comme cela que du milieu d'un encadrement de nuances disparates, l'idée malicieuse d'une grosse lanterne d'écurie surgit à Claire-Hermance ou la chinoise de fadasse... cette nièce abominable et abominée, eut eu un regain d'espoir là, l'héritage s'avancait sur la face rubiconde et apoplectisée bientôt de dame Chaufllet voyant déjà par contre s'enfuir son Amélie, sa Mélinette, sa jolie, sa... elle ne savait plus quoi ni qui, mais son bijou adoré, mais le voir partir... ah ! ouiche... c'était ce qu'on allait bien voir... Voyons, traîne-moi un peu au jardin, ah ! pis non, le temps se passe... Finissons en.

Est-ce que tu songerais à me quitter ? demanda carrément la dame sautant sur le bras de son enfant d'adoption, comme si celle-ci eût fait mine de fuir...

— Vous quitter ? mais ma mère ! Il faudrait être trop ingrate pour y songer... Ces suppositions, je les ai pensées tout haut et c'est tout. Mais passez-moi cette nouvelle fantaisie ; ne soyez pas jalouse si je vous dis qu'après vous, ma petite maman, j'aime ces fleurs ; mon apprentissage ne vous coûtera pas cher, les deux lauriers blancs, que vous trouviez mieux fleuris que les vôtres à notre chapelle du mois de Mai, c'est moi qui les ait faits et montés d'après les con-

seils de sœur Flavie, j'aurai donc peu de choses à connaître : les fleurs d'églises, rentrant dans les arbrisseaux d'appartements, ne sont qu'une spécialité. Je désirerais entreprendre les autres genres, les bouquets détachés ou parures de dames.

Lorsque vous me demandiez, il y a deux mois, si je désirais pour les vacances, un chapeau garni de ces fleurs que je semblais dévorer des yeux au parlir, vous me pensâtes prises d'une vanité incompréhensible chez votre petite pensionnaire, c'est que ces fleurs avaient pour moi l'attrait du merveilleux un *vrai modèle*, comme l'on dit. Je n'ai pas répondu pour ne pas susciter l'explication présente que nous venons de terminer, n'est-ce pas. Aujourd'hui ou nous touchons au dernier mois scolaire, dites-moi, mes maîtresses me placeront sans vous en laisser l'embarras. Puisque mes yeux rouges m'ont dénoncée, j'ai parlé.

— C'est pas malheureux que tu aies parlé... mais tout ça c'est clair comme l'eau de son de mon cheval... pas clair du tout, puisque tu n'as aucun besoin de pleurer pour apprendre la fleur surtout quand tu sais, ajouta naïvement l'indomptable d'habitude... tu sais bien, ma jolie, que tu voudrais coudre la lune que je t'y aiderai, je parie ma plus belle *chevalière* qu'on t'aura mortifiée, on t'aura appelée princesse de courtes rentes ou quelque chose de tout pareil... ces effrontées gamines sont capables de tout quand elles ont le diable au corps. Voyons, apprends les fleurs, apprends les choux, si tu veux, mais on t'aura dit, ce que je te dis.

(A suivre.)

ERUAL

des attaches mystérieuses à notre chair; les nerfs sont des fils conducteurs qui transmettent à l'âme toutes nos impressions et nos yeux sont faits pour les exprimer au dehors. La matière psychique la conserve en nous, comme l'écrin garantit un objet de valeur. Un tel prodige dans notre être, une telle lumière pour notre intelligence ne peuvent s'expliquer dans n'importe quelle langue; par conséquent, il vaut mieux s'abstenir de toute hypothèse que d'assurer une énigme indéchiffrable qui a toujours fait errer les plus grands hommes.

Ici-bas, toutes les créatures, depuis les princes jusqu'aux sujets, doivent payer leur tribut à la nature; aussi l'âme dont les vus sont si pénétrantes et si extraordinaires, dans la perspective d'un adieu suprême à la terre, doit-elle, pour l'honneur de son nom, s'appliquer d'heure en heure, de jour en jour, à agrandir le cercle de ses connaissances variées et utiles, à rectifier le jugement, à éclairer davantage la raison. Ces facultés doivent, sans contredit, se développer par l'influence de l'âme capricieuse qui est plus belle chez l'un que chez l'autre: les contrastes doivent exister infailliblement, car si tout se ressemblait sur la terre, le charme de la nouveauté disparaîtrait aussitôt, et rien alors ne serait susceptible d'attirer notre attention.

L'âme, par les bienfaits de l'étude, s'élancera avec ravissement dans des pensées sublimes et nous initiera peu à peu aux avantages de l'immortalité sur ceux d'une existence égoïste comme la jouissance, sujette à tant d'erreurs et fragile comme le cristal. Je ne parlerai pas de son action faible dans une intelligence brute; elle restera toujours bien imparfaite chez les déshérités de l'instruction. Par le travail, elle s'embellit de plus en plus, et ce n'est qu'après de durs labeurs qu'elle finira par dissiper le nuage qui voilait l'étoile, la pensée de notre cerveau. Comme elle, elle scintille, et ce doux rayonnement de la pensée est comme un reflet de notre âme qui nous transporte souvent d'admiration et maintient notre corps dans les saines limites de la raison. Avec son secours, on ne fera jamais fausse route, et un jour elle vous apprendra sûrement qu'elle est immortelle: elle est le caractère indélébile de l'humanité, car elle a posé sur le front de l'homme le sceau de sa grandeur. Tout homme de sens et de bonne composition doit éprouver avec plaisir l'action de l'âme, et s'il est sage, dans la mesure du possible, il finira par comprendre la cause de son immortalité.

Hélas! combien vivent ici-bas dans l'indifférence stupide de la bête par rapport aux destinées de l'âme; ils sont heureux d'afficher leur scepticisme et leur incrédulité. Qui peut donc approuver de pareils sentiments, qui donc peut rejeter les aspirations immortelles de l'âme? Personne!

Sûrement chacun est libre de soutenir des paradoxes, mais il est bien permis aussi de s'en moquer; si les uns agissent contre la raison, il faut bien les plaindre et jamais les insulter, si les autres discutent dans la vague, on est bien libre, ce me semble, de former ses oreilles, et si beaucoup d'hommes poursuivent des fantômes sans jamais les atteindre, il faut bien rire un brin.

Ecoutez les impies, certains sont étranges: Le hasard a créé l'univers et Dieu n'existe pas puisqu'il est invisible. Jouissons de la vie, car demain peut-être la mort aura étouffé (notre âme ou la vie) dans tout le corps. Quand je serai mort je le serai complètement... Ils me frappent d'étonnement et tous les gens raisonnables se demandent encore si ces impies froidement méchants n'ont pas perdu la raison. Pourquoi donc sont-ils incrédules? Tout suicidé n'a jamais cru à l'immortalité de l'âme, n'ayant jamais senti les nobles inspirations de cette faculté; accablé de remords, dévoré par la honte de n'avoir pas été toujours honnête, dégoûté de la vie dont il a sans doute abusé, repu des plaisirs sensuels, la vie lui est devenue à charge, et la mort lui a paru un remède radical à tous les maux, à ses revers de fortune, à ses déboires, et à toutes ses angoisses.

Le suicidé s'est jeté tête baissée dans les ombres terribles de la mort: le poignard a perforé son cœur. Il est mort libre-penseur, sans un regret et sans une larme, sans un mot consolateur et sans adieu!

Quelle est donc, je me le demande encore, l'étrange pensée qui a poussé l'homme à affirmer,

pour le plaisir de la contradiction, la neutralité de l'âme sur l'organisme du corps et son passage d'une vie à une autre bien plus heureuse. La vie future est donc une récompense et sans elle quel serait le but de notre existence d'ici bas? L'athée est drôle, ne doit-il pas redouter comme tout autre les doigts d'acier de la mort qui vont serrer brutalement la gorge où doit s'éteindre le dernier soupir.

La mort, la cruelle a arrêté la force motrice de ce corps si orgueilleux et avec mépris il en disperse les rouages, le plus grand chef d'œuvre de la nature. Il a brisé ce corps, comme on le ferait d'un vase ayant renfermé un parfum dont les subtiles émanations se sont dissipées: il est réduit en morceaux, mais la chose exquise s'est volatilisée, du corps s'échappe l'âme, l'essence de nous-même, malgré toutes les négations des libres-penseurs. De mon côté, je crois très fermement à l'immortalité de l'âme, aussi je la défendrai avec la plus grande énergie et avec toute ma raison. Plaignons les esprits forts quand ils sont faibles.

Pour qui donc tous ces mondes suspendus au-dessus de nos têtes soumis aux lois de la pondération, roulant chacun au centre d'un tourbillon: ce sont là des terres des lieux fortunés sans doute, des étoiles sans nombre ou des soleils, des satellites multicolores. Pourquoi, mais pour qui brûleraient tous ces globes de feu, la nuit, dans un ciel sans nuage, quand notre soleil au terme de sa carrière céleste se penche à l'horizon, pour s'empresser d'éclairer une autre hémisphère. Pour quels êtres cette végétation avec tous ses phénomènes, langage mystique à révéler à l'âme quand elle aura atteint dans la vie future son dernier séjour et par le mérite, les vertus et la persévérance au bien. Enfin l'âme n'est elle pas destinée au premier grade dans la hiérarchie des êtres surhumains, et plus tard à d'autres honneurs? Plus l'homme a vécu, plus l'âme a grandi; ainsi préparée elle est devenue apte, après la chute du corps, à coordonner le système merveilleux des effets et des causes. Elle doit donc se délecter dans le séjour de l'immortalité. Forcément elle doit y saisir l'inconnue ou l'origine de ses prodiges qui l'ont frappée sur la terre où le corps lui a servi d'instrument passif pour se former elle-même. La mort en rompant les liens de l'âme l'a laissée prendre son essor vers les parages immortels ou l'Émyrée.

Le corps a perpétué sa race, tel était l'ordre de la nature, mais un jour arrive où il tombe pour deviner la pâture de vers et les réservoirs matériels ont fini par engloutir les dépouilles mortelles. L'âme, je le répète, pour prouver mes convictions, s'est échappée du corps pour retourner au lieu d'où elle était partie. Ce messager céleste est descendu ici-bas pour s'incarner dans la race humaine à seule fin de l'éclairer; il y a séjourné quelque temps, mais il est reparti presque aussitôt pour ne pas se souiller plus longtemps de fange ou par le contact des passions avides: toute blancheur s'altère vite sur la terre; la neige devient fange et les plus fraîches fleurs se dessèchent. Tout reste resté pur seulement dans la demeure des anges, dans ce palais où règne la vraie beauté.

Abordons un peu à présent la question religieuse, malgré son agitation actuelle, et qu'il me soit permis un instant de développer ma pensée à ce sujet, jusqu'à une certaine limite. L'âme essentiellement éloquente est arrivée au trône de la justice infaillible de Dieu, elle lui a enfin rendu compte des bienfaits que telle créature a retirés de ses conseils. L'heure solennelle est arrivée: la sentence est prononcée et ne faut-il pas la justice à l'humanité ombrageuse et versatile? Le châtiement au vrai coupable et la récompense au juste: ces deux mesures il nous les faut ici-bas et là-haut. Ici je ne parlerai pas de la justice humaine, elle est trop douteuse, mais il faut, je crois, se fier à celle d'en haut.

Or, tout homme dont le sens est dépravé rejette l'immortalité et il est par conséquent frappé de folie et de vertige; il représente à ma pensée je ne sais quoi d'informe et pour lui faire comprendre ses faiblesses, la voix du canon serait impuissante. J'arrête là mes railleries et quoique mon sujet ne remplisse pas les conditions d'un chef d'œuvre, je me plais, malgré mes imperfections, à proclamer bien haut l'immortalité de l'âme. De deux choses l'une, il nous la faut ou bien l'homme est le premier animal de la création. Je préfère la première destinée à la seconde.

Le sort de l'âme et splendide; or, si pendant son séjour sur la terre, l'âme a été remarquée et chérie pour les hommes de bien, le Créateur a son tour dû prononcer un arrêt favorable: belle et pure doit pénétrer dans l'eldorado céleste où les décors et la perspective doivent être merveilleux; entourée d'harmonies inconnues elle parcourt les sentiers embaumés de ce lieu de délices, dans ce paradis qu'on rêve sur la terre, les êtres qui lui furent chers: le père retrouve son fils, la mère sa fille adorée enlevée avant l'hymen, le frère la sœur, enfin les frères, les parents et les amis se rejoignent pour se réjouir ensemble d'être pour toujours réunis.

Sur la terre, l'amour s'empare du cœur, là-haut l'âme garde l'immortalité.

J.-N.

Montauban, le 8 février 1885.

L'Amour

L'Amour, fils du ciel, est notre Idole sur terre, Jamais son chaud rayon ne nous embrase en vain. Qui n'a fait en sa vie un voyage à Cythère? La volupté toujours en est le prix divin. Sa puissance amollit l'âme la plus austère Elle rend immortels l'artiste et l'écrivain; Source du vrai bonheur où l'on se désaltère, Il nous enivre plus que la gloire et le vin. Quand au déclin des ans le corps tremble et chancelle, Quand la prunelle n'a plus sa vive étincelle Il galvanise encor et fait battre le cœur.

Son règne toujours jeune, embrasse tous les âges. Les lions, les héros, les déesses, les sages Reconnaissant en lui leur maître et leur vainqueur!

AUGUSTE ROUSSEAU.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, désireuse de faciliter aux voyageurs les repas que l'arrêt souvent restreint des trains les empêchent de prendre confortablement aux buffets a organisé dans les principaux buffets de son réseau, un système de paniers à provisions. Ces paniers, faciles à emporter dans les wagons, contiennent, avec tout le matériel nécessaire, un repas complet froid et composé de jambon, de langue fourrée ou de saucisson, d'une portion de viande froide (bœuf, veau ou gigot), d'un dessert et d'une demi-bouteille de vin. — Le prix est de 3 fr. et de 3 fr. 50 si on prend un quart de volaille au lieu d'une portion de viande froide. Les voyageurs leur repas terminé, n'ont qu'à remettre les paniers aux conducteurs du train.

Petites Nouvelles

Le peintre Falero va exposer, rue Vivienne, n° 49, à l'ancien Cercle des arts libéraux, une partie de ses tableaux, et principalement le dernier et peut-être le plus important: *Un Cauchemar*. Tous nos lecteurs voudront voir cette œuvre importante dont nous reparlerons avec tout le soin qu'elle mérite.

* *

Prochainement nous commencerons une étude sur les revues et les journaux vivants et morts, grands et petits; auteur: M. André Tréban.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, depuis le 1^{er} mai, des billets d'aller et retour, de Paris au Mont-Saint-Michel, aux prix suivants:

53 fr. en 1^{re} classe;
45 fr. en 2^e classe.

Ces billets sont valables pendant six jours et permettent, au retour, de s'arrêter à Granville.

SAISON DE 1885

Billets à Prix réduits

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, depuis le 1^{er} avril:

1^o Des billets d'aller et retour dits de *Bains de Mer*, valables du jeudi soir au lundi inclus, de Paris à toutes les stations balnéaires de son réseau.

2^o Des billets d'excursions en Normandie et en Bretagne, valables pendant un mois.

Prime du Zig-Zag

Tous ceux de nos abonnés qui voudront posséder les *Horizontales*, le volume de M. Henri Beauchamp, n'auront qu'à envoyer, pour le recevoir franco, *soixante centimes* au lieu de 1 fr. 75, au directeur du Zig-Zag. Joindre une bande d'abonnement.

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 11 heures, grand concert par l'Orchestre de la Ville, sous la direction de M. A. LUIGINI.

Prix d'entrée: 50 centimes

Mardis et Vendredis: GRANDS FESTIVALS

KOULAO ROY DES POTAGES

SE VEND PARTOUT

SANTIARD & Co — LYON

ALCOOL DE MENTHE DE RICOLES

45 ANS DE SUCCÈS
33 RÉCOMPENSES — 12 MÉDAILLES D'OR
Bien supérieur à tous les produits similaires ET LE SEUL VÉRITABLE
Infaillible contre les Indigestions, Maux d'Estomac, de Cœur, de Nerfs, de Tête, etc., et dissipant le moindre malaise.
PRÉSERVATIF CONTRE LES ÉPIDÉMIES
Eau de Toilette et Dentifrice très appréciés.
Fabrique à LYON, 9, cours d'Herbouville. — Dépôt à PARIS, 41, rue Richer.
EXIGER LE NOM DE RICOLES
Dépôt dans les principales Pharmacies, Parfumeries et Epicerie fines.

Eugène PIROU, Photographe

PARIS — Boulevard Saint-Germain, 5 — PARIS

LA PLUS BELLE INSTALLATION DE PARIS

Photographe de l'Institut, de la Magistature et de l'Etat-Major général.

Médaille d'or, Nice 1884

LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page)

AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse
LYON

Plumes et Fleurs, Chapeaux de Foutre

CHAPEAUX DE PAILLE

Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle

FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

GRANGE FILS AINÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection et la solidité de ses produits

A la Renommée

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche, de Luxe et Cérémonies

MOLLETIERES imitant la BOTTE de CHEVAL
CHAUSSURES POUR LAWN TENNIS

Le Gérant: P.-M. PERRELLON

Lyon — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

Prix **4 francs** la bouteille. — Se trouve dans toutes les pharmacies. Dépôt général pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière.

Secret. *Document communiqué à la Commission de la Défense nationale, 18, Rue Grange-Batelière, Paris.*

Le numéro où aura été découpé le présent bulletin sera, sur demande, remplacé gratuitement.

[illegible]